

Les « Justes », ces Français célébrés par le peuple juif

Lors d'une cérémonie à l'hôtel de ville de Paris, l'ambassadeur d'Israël en France, Élie Barnavi, a remis le 6 juin dernier la médaille des « Justes parmi les nations » à neuf personnes. Rencontre avec quelques-uns de ces hommes et de ces femmes « ordinaires » qui sont venus au secours de juifs durant la Seconde Guerre mondiale

Jacques, Suzanne et Paul. Leurs noms vont être gravés sur le mur des Justes, à Jérusalem. Ils ont reçu il y a quelques semaines une lettre d'Israël. Aucun des trois ne s'attendait à une telle reconnaissance. Mais ceux qu'ils avaient sauvés sans bruit pendant la Seconde Guerre mondiale ne les ont pas oubliés. L'un ou l'autre de ces juifs « miraculés » ont demandé pour eux cette médaille des humbles. Paul a reçu sa décoration à Paris, le 6 juin dernier. Les deux autres attendent d'être convoqués par le comité Yad Vashem (lire ci-contre).

Jacques ne sait « pas très bien quand ». Agé de 80 ans, ce technicien agricole retraité vit à Amiens. Quand il avait 22 ans, Jacques Hubert aida ses parents à cacher deux enfants juifs, entre 1943 et 1945. « Ma sœur parisienne avait des voisins juifs, raconte Jacques. Quand le père de cette famille a été arrêté, la mère a demandé à ma sœur si nous pouvions accueillir ses deux enfants à la campagne. »

La famille Hubert vit alors à Bouzincourt, un village de la Somme. Le père de Jacques est ouvrier. Sa mère, femme au foyer. Jacques, lui, milite déjà dans la Résistance. « L'un de mes amis scouts m'avait présenté un prêtre, chef de réseau. Je me suis spécialisé dans les sabotages. » Jacques est consulté. Il dit « oui » sans hésiter. « Parce que nous étions contre les Allemands », avance-t-il aujourd'hui.

« Je les ai accueillis pour nous aider à vivre »

La famille Hubert était « contre » d'une manière toute particulière. Jacques a toujours entendu parler des « Boches », en effet. À cause de Georges, le frère de sa mère, tué pendant la guerre de 1914-1918 alors qu'il n'avait pas 20 ans. « Ma mère et ma tante me parlaient souvent de lui, se souvient Jacques. Elles me disaient toujours : « Comme c'est triste de mourir à 20 ans. » Sur les photos, Georges était un fort gaillard. Aider mes parents à cacher ces deux enfants juifs, c'était aussi venger la mémoire de mon oncle. »

Jacques, Suzanne et Paul. Deux hommes et une femme simples que rien ne préparait à l'héroïsme. Tout comme Jacques, Suzanne, « fille de l'assistance », menait une vie loin des honneurs et des facilités quand la Seconde Guerre mondiale est arrivée. Assise dans le salon du pavillon qu'elle occupe aujourd'hui avec son mari aux Clayes-sous-Bois, en banlieue parisienne, cette femme de 85 ans fronce les sourcils : « C'est loin, dit-elle. C'est si loin... »

La vieille dame raconte. Pendant la guerre, elle et son mari, commis agricole, vivent à Ciez, un village de la Nièvre. Pour subvenir aux besoins de ses enfants, Suzanne enchaîne les lessives et les travaux de



Suzanne Guimbretière (au centre), à l'hôtel de ville de Paris, reçoit la médaille des Justes en compagnie des personnes juives qu'elle a sauvées. La prochaine cérémonie honorant les aidés des juifs à échapper à la solution finale a lieu ce jeudi 20 juin à Caen.

couture. À sa demande, une certaine « Madame Clément » — son nom est tout ce dont Suzanne se souvient aujourd'hui — lui confie six enfants juifs. « Je ne les ai pas accueillis pour la gloire, avoue Suzanne. Mais pour nous aider à vivre. » Le maire de la commune la prévient cependant. « Sais-tu bien où tu mets les pieds ? », lui demande-t-il avant l'arrivée des « petits juifs ». « Je ne reculerai pas », lui répond-elle.

Suzanne sait pourtant ce qu'elle risque. Quand les Allemands passent à Ciez, elle envoie les enfants se cacher dans le bois. Le soir, elle leur apporte un dîner, dans un panier d'osier. Un jour, les occupants sont revenus pour arrêter le maire. Suzanne n'eut que le temps de cacher les enfants sous un tas de fagots.

Des retrouvailles grâce à un bottin ouvert à la bonne lettre

Henri et Sophie Szyferman, Claire Melcer, Anna Vensten, Daniel Stuwogner... Suzanne énumère les noms, un à un. Car si la vieille femme « perd un peu la mémoire », elle n'a oublié aucun de ses protégés. « Je les emmenais à l'église, se souvient-elle dans un sourire taquin. Tous les dimanches, c'était la grande toilette. Quand leurs grands frères venaient leur rendre visite, nous passions des nuits entières à parler des religions juive et catholique. »

Il y a plus de quinze ans, Suzanne a renversé l'annuaire téléphonique en faisant le ménage, dans son pavillon des Clayes-sous-Bois. Le bottin s'est ouvert par hasard à la lettre S.

« En baissant les yeux, j'ai lu le nom Szyferman. J'ai appelé Sophie dont j'avais perdu la trace. Nous étions si heureuses de nous retrouver ! » Les deux femmes se voient, se reviennent. Un jour, elles parlent d'Israël. Suzanne dit à Sophie combien elle aimerait s'y rendre, pour un pèlerinage. « Trois jours après, elle m'envoyait un billet, ajoute Suzanne. C'était en 1985. »

Grâce à Sophie Szyferman, Suzanne et son mari partent donc dix jours en Israël, en voyage organisé : Jérusalem, Bethléem, le lac de Tibériade. « Pour moi qui suis catholique, ce voyage avait beaucoup d'importance, explique Suzanne. J'ai ressenti la même chose qu'à Lourdes. Quand je sais que c'est du vécu, ça me touche. Ce voyage, je me l'aurais eu les moyens de me l'offrir. Sophie n'aurait pas pu mieux me remercier. »

Paul Gaillard, qui vient de recevoir la médaille du Juste, dit lui aussi combien il fut remercié pour ce geste « si normal ». Maryse, la jeune fille juive qu'il sauva en 1943, ne lui a jamais repris son amitié, donnée la nuit du « sauvetage ». Paul s'en souvient comme si c'était hier.

À l'époque il n'a que 22 ans et une obsession : se battre. À Marseille, où il cherche en vain à s'embarquer pour l'Afrique, l'un de ses amis lui fait part de ses inquiétudes. Jo est juif. Il vient de recevoir un appel de sa sœur, Maryse, âgée de 18 ans. « Elle est coincée à Paris, lui dit Jo. Je vais la chercher. »

— Si tu es pris, tu n'en réchapperas pas, lui répond Paul. Si je suis arrêté, je passerai un mauvais

quart d'heure... Mais c'est moins risqué. » Paul part donc pour Paris. Il retrouve Maryse. Reste pour eux à franchir une nouvelle fois la ligne de démarcation entre France occupée et France libre. On leur donne le nom d'un prêtre. « Je lui ai demandé de me recevoir en confession, se souvient Paul. Il m'a donné un itinéraire, en m'interdisant de prendre des notes. Puis il m'a demandé de faire passer un soldat juif polonais. Nous sommes partis le soir même. »

Derrière ces actes de bravoure, de profondes blessures

La fuite de Paul s'arrêtera au petit matin. Le jeune homme est arrêté par les Allemands alors qu'il demande son chemin à la porte d'une ferme. Maryse et le soldat l'attendaient, cachés. Eux passeront. Paul restera prisonnier deux mois avant d'être libéré, puis de rejoindre enfin les forces combattantes.

Comme Suzanne et Jacques, Paul cache derrière cet acte de bravoure une blessure profonde. Suzanne était enfant de l'assistance. Jacques grandit dans l'ombre d'un oncle mort trop jeune. Paul, lui, a été abandonné par sa mère. C'était en 1924. Il avait 4 ans mais n'oubliera pas. « Je dois partir avant que papa ne rentre, m'a dit maman. Je reviendrai te chercher. Elle n'est jamais revenue. » Bien plus tard, en 1939, Paul intercepta une lettre de Singapour. « C'était ma mère. Elle disait à mon père qu'elle voulait divorcer. Elle demandait aussi si son fils était beau. Vous savez comment sont les mères. Elles veulent tou-

jours que leur fils soit beau. » Paul a gardé cette lettre, dont le papier n'a pas résisté au temps. Ces quelques miettes de papier jauni sont tout ce qui lui reste d'elle. « C'est parfois triste, une vie, assène Paul. Heureusement qu'il y a les amis... »

Une vive amitié née de la traversée de la ligne de démarcation

Des amis comme Maryse. Après la guerre, la jeune femme part pourtant vivre au Canada. De son côté, Paul se marie et s'installe à Nancy. « Nous avions tous les deux nos vies, avec nos soucis. Mais de cette nuit de marche entre la zone occupée et la zone libre est née une amitié indéfectible. » C'est Maryse qui a demandé la médaille du Juste pour Paul. « Elle m'a téléphoné du Canada pour me l'annoncer. « J'espère que ça te fera plaisir, m'a-t-elle dit. C'est peut-être de l'orgueil, mais oui, je suis fier de recevoir cette médaille. »

Malade, Maryse n'a pas pu venir le 6 juin. Elle a écrit à son ami. Et y a joint une lettre pour l'ambassadeur d'Israël. « Comme malheureusement je ne peux être présente à cette petite cérémonie qui me tient à cœur, écrit-elle, je veux souligner combien je suis reconnaissante envers M. Paul Gaillard de m'avoir sauvé la vie. (...) Il est important d'honorer des êtres comme M. Gaillard qui n'a pas hésité un seul instant à se faire arrêter pour nous sauver la vie. (...) Je suis en pensée avec vous lors de cette remise de la médaille du Juste. Encore merci à vous tous. »

Solenn de ROYER